



JANETTE  
BERTRAND



# Cent ans d'histoire

Vous m'avez raconté le Québec

EN COLLABORATION AVEC **LAURENT TURCOT**



JANETTE  
BERTRAND

# Cent ans d'histoire

Vous m'avez raconté le Québec

EN COLLABORATION AVEC LAURENT TURCOT



## Nous autres, les Canadiens français

Qui serais-je devenue si je n'avais pas fait d'études?

Moi, je ne viens pas d'une lignée d'intellectuels. Mon père avait une septième année. Il a étudié deux ans dans une école commerciale anglaise et il a ouvert un magasin. C'est grâce à ma lignée que je suis devenue moi. Je viens de là! Et grâce à mon père, qui a eu l'ouverture d'esprit de me laisser étudier.

À l'époque de la Révolution tranquille, on a été nombreux à exiger que l'éducation soit gratuite, pour que tout le monde puisse y avoir accès, pas juste les riches. C'est essentiel, parce que l'école, ce n'est pas seulement apprendre à lire et à écrire, c'est l'apprentissage de l'identité, de la liberté, de la démocratie. En lisant les autobiographies que j'ai reçues, j'ai constaté que le grand désir des parents de ma génération était de faire instruire leurs enfants. Ils avaient beaucoup

souffert d'être ignorants, alors ils ont poussé leurs enfants aux études. On doit les féliciter au lieu de les inférioriser !

Il y a beaucoup de Québécois qui sont de première génération d'intellectuels, première génération d'entrepreneurs, d'avocats, d'artistes. Ce sont ces gens qui ouvrent la voie. Dans les années 1970, plusieurs d'entre eux venaient de pères cultivateurs. Dans toutes les régions du Québec, encore aujourd'hui, il y a des étudiants qui entrent à l'université dont les parents n'ont que leur secondaire.

Et leurs grands-parents n'avaient souvent qu'une troisième année. C'est pour ça que changer les mentalités, ça prend du temps. On a mis dix ans à sortir de la noirceur. On peut être fiers de ça. Nous avons été rapides à reprendre du poil de la bête, nous, les Canadiens français qu'on méprisait tant. Parce qu'on disait qu'on n'était pas instruits, et même analphabètes et sales.

Avant la Révolution tranquille, il n'y avait pas de volonté de massifier l'éducation. L'idéal, c'était d'avoir de la main-d'œuvre pas très chère, qui ne se révolte pas trop. Le fameux monologue d'Yvon Deschamps, *Les unions, qu'ossa donne ?...*

Derrière, qu'est-ce qu'on devine ? La critique du Canadien français mou, qui ne veut pas se révolter, qui ne veut pas faire de remous. Qui a peur que, s'il relève la tête un peu pour avoir des droits, on la lui coupe. Plutôt que de se tenir droit, mieux vaut courber l'échine et accepter les humiliations. Quand Yvon Deschamps dit que, ce qu'il faut, c'est une job steady pis un bon boss, c'est comme si cette relation filiale, fraternelle, patriarcale aussi, était le reflet des liens qu'on avait avec l'Église.

« Le Canadien français mou ». Pourquoi est-on devenus mous ? Après la défaite de 1759, l'élite était retournée en France et ceux qui restaient étaient des gens pas instruits, qui survivaient. Tous les quartiers pauvres de Montréal étaient francophones.

Ils ne sont pas tous rentrés en France, certains bourgeois sont demeurés ici, mais le stéréotype du Canadien sans instruction persistait. Du côté des anglophones, les Irlandais étaient une population pauvre et catholique, comme les Canadiens français. Mais pourquoi ce sont surtout les Canadiens français qu'on disait « mous » ? Il suffit de penser à l'expression « nés pour un p'tit pain » !

## UN PEU DE CONTEXTE



Cette expression est attestée pour la première fois en 1912, dans le journal *La Presse*, où on lit les frasques du père Ladébauche, chronique qui va initialement paraître sous la plume d'Hector Berthelot (1842-1895) avant d'être reprise notamment par Albéric Bourgeois (1876-1962). En 1912, on peut donc lire :

« Il y a un vieux proverbe latin qu'on nous enseignait quand j'étais jeune et qui inocule ceci : "Quand on est né pour un p'tit pain, on n'est pas né pour un gros." Je crois ma foi de gueux, que la ville de Montréal est née pour un simple biscuit à la mélasse, pas plus. [...] Mais vous autres, dans les États qui êtes nés pour un gros pain, vous pouvez vous offrir des tunnels, des fils souterrains, des bibliothèques et une foule d'améliorations modernes<sup>2</sup>. »

Mon père croyait qu'on ne pouvait pas changer de classe sociale. Il pensait que Westmount était inaccessible pour le petit commerçant qu'il était. Or j'y ai habité longtemps !

Il y avait quand même des Canadiens français qui étaient riches, mais il y en avait moins, et ce n'était pas mis en valeur. À force de répéter quelque chose, ça finit par être vrai. Ça me fait penser à ce passage dans le roman *Maria Chapdelaine*, où l'auteur français Louis Hémon écrit : « C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer... »

Ce qu'on évoque ici, c'est l'idée de l'immobilité, l'idée selon laquelle rien ne change et rien ne changera jamais. Comme si on avait tracé une ligne qui, de la naissance à la mort, devait être maintenue, sans coupures, sans inflexions, sans déviations. On naît pour donner une âme à Dieu, on travaille à la sueur de son front pour aller au paradis, où on se reposera après la mort. On vit l'enfer sur terre, à s'éreinter à longueur de journée pour pouvoir aller au ciel.

De la fin du 19<sup>e</sup> siècle au début du 20<sup>e</sup> siècle, l'Église se présente comme un modèle de stabilité : rien ne bouge. Au Québec, beaucoup d'églises ont été construites dans ces années-là. Construire des temples pour le Seigneur

pouvant accueillir sa Grandeur... Et les Canadiens français en profitaient et en étaient fiers. On n'avait pas de musées dans les quartiers populaires, mais on avait des églises. Et l'Église dictait tout. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, elle conseillait même aux Canadiens français de ne pas se faire vacciner, car elle pensait que, si on laissait entrer la médecine et les médecins libéraux dans ce domaine, on perdrait ce pouvoir et ensuite celui de l'éducation. Comme si l'Église colmatait les brèches et construisait des barrages autour de tout ce qui la menaçait, pour ne pas perdre des croyants.

Entendons-nous, nous vivons actuellement dans un monde extrêmement changeant. Mais il fut un temps où l'Église n'avait pas intérêt à laisser les professions libérales inculquer l'idée de la démocratie, des valeurs syndicales, ou encore d'une possibilité de libération.

Parlant de libération, je suis surprise du peu de révolte des femmes dans leurs biographies. Elles n'avaient aucun droit et, quand elles se révoltaient, c'était très mal vu et c'était rare. Et comme les femmes mariées n'avaient pas de métier, pas de moyens de gagner leur vie, où seraient-elles allées pour échapper au mari? Elles n'avaient pas la possibilité de posséder quoi que ce soit, elles ne pouvaient pas faire

de chèque, pas signer de contrat, pas être propriétaire d'une maison. Dans ces années-là, l'homme a tous les pouvoirs.

J'ai été stupéfaite quand mon père m'a raconté que, si un mari avait un « bon » médecin, il pouvait faire enfermer sa femme à Saint-Jean-de-Dieu pour le restant de sa vie. Il ne fallait qu'un papier du médecin. C'était du despotisme extrême. Faire enfermer ta femme parce qu'elle fait plus ton affaire !

C'est une autre manière de bien faire comprendre la place qui est dévolue aux femmes. Elles n'ont pas la possibilité de se révolter parce qu'il y a une force morale, puis une force légale, qui stoppent la révolte.

#### UN PEU DE CONTEXTE



L'établissement Saint-Jean-de-Dieu a ouvert ses portes en 1873. L'historienne Marie-Claude Thifault explique qu'on y trouvait des femmes dites « irresponsables », « malhonnêtes », ou encore « dangereuses ». Toutes celles qui y étaient enfermées étaient considérées comme déviantes. À son ouverture, on comptait 438 hommes pour 478 femmes. Au Québec, il y avait d'autres institutions de ce genre, comme

Saint-Michel-Archange, à Beauport, fondé en 1845. L'asile Saint-Julien, fondé en 1872 à Saint-Ferdinand, pris en charge par les Sœurs de la charité de Québec, s'occupait « d'idiots et d'imbéciles », comme on disait à l'époque. La tendance à l'enfermement de celles et ceux qui sont considérés comme des vecteurs de désordres sociaux est évidente en cette fin du 19<sup>e</sup> siècle, et elle existe depuis le 17<sup>e</sup> siècle en Europe. Cela dit, ça se poursuit jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle au Québec. Marie-Claude Thifault a compté, pour la seule année 1921, 5708 aliénés, dont 52 % sont admis à Saint-Jean-de-Dieu<sup>3</sup>.



Nos grands-parents, c'était quoi, leur fierté ? Les femmes étaient valorisées par le nombre d'enfants qu'elles mettaient au monde, mais les hommes étaient valorisés par quoi ?

Un mariage avantageux, avoir une terre, un bon travail, gagner sa vie, communier régulièrement, avoir une descendance. Mais le père de famille, il faut le reconnaître, avait beaucoup de libertés par rapport à sa femme. Le père peut se permettre d'aller à la taverne et il peut avoir des

liens avec les autres, pratiquer certains sports, faire partie d'associations.

Dans environ 60 % des autobiographies, le père est alcoolique. Partout dans les textes, les maris, les hommes ne parlent pas.

Il n'y a pas d'ouverture sur le monde, alors on noie son chagrin et son ennui dans l'alcool. La notion même de santé mentale, de dépression, de détresse est absente. Le seul analgésique qu'on connaît, c'est l'alcool. On n'a pas habitué les hommes à parler.

Je me souviens très bien de la Ligue de tempérance, qui a causé beaucoup de chicanes de famille. La femme était pour et l'homme était contre.

Oui! Fin du 19<sup>e</sup> siècle, début du 20<sup>e</sup>. À la même époque, il y a tout un débat sur le temps de travail, ce qui fait que les syndicats arrivent et vont libérer du temps de loisirs pour les ouvriers. Les fins de semaine, les soirs, les vacances, l'été. Les vacances! Au Québec, on est encore très en retard par rapport à d'autres pays. L'Église, comme le patronat, va dire: « On peut pas laisser les ouvriers faire ce qu'ils veulent, c'est dangereux. » Parce que, si on les laisse faire, ils vont

au bar, ils se soûlent, ils battent leur femme, et après ça il y a les disputes conjugales. Donc il faut qu'ils aient des loisirs conformes à la religion. Cela ne veut pas dire pour autant qu'on respecte tout, qu'on ne s'offre pas un morceau de liberté ici et là. Mais la femme doit être la bonne épouse modèle, qui se tait et reste en arrière de son homme. L'homme a le droit d'être le chef parce que, lui, il porte le poids de faire vivre la famille. C'est une tendance lourde en Occident. Mais ici, c'est sûr que c'était très présent.

#### UN PEU DE CONTEXTE



La fin du 19<sup>e</sup> siècle voit naître un nombre important d'associations catholiques. On organise des sorties dans les cabanes à sucre sous la supervision de l'Église, afin de s'assurer que les jeunes adultes qui ne sont pas mariés ne « fricotent » pas derrière la cabane. On permet aux hommes et aux femmes de « lâcher leur fou », mais dans un cadre très rigide duquel il ne faut pas déborder. On considère alors les Canadiens français comme des gens inférieurs, des enfants qui sont incapables de se contrôler.



Je vous propose aujourd'hui un cours d'histoire inusité. L'histoire, peu racontée, des Canadiens français avant la Révolution tranquille, par ceux et celles qui l'ont vécue.

**P**endant la pandémie, Janette Bertrand a encouragé les personnes âgées à écrire le récit de leur vie. Elle a découvert, dans les milliers d'autobiographies qu'elle a reçues, le passé fascinant de ces gens qui ont fait notre histoire. L'amour, la sexualité, la religion, la langue, la guerre, la maladie, la mort...

Dans ce livre, la grande communicatrice, appuyée par l'historien Laurent Turcot, jette un regard nouveau sur ces thèmes intemporels. *Cent ans d'histoire*, c'est à la fois un tour d'horizon du Québec qu'elle a vu grandir et un hommage à ceux et celles qui l'ont bâti, et qui l'ont écrit.

ISBN 978-2-7648-1763-6



Groupe  
Livre  
QUÉBÉCOR

